

Le Samedi

T. CL. II - NO. 30.

MONTREAL, 3 JANVIER 1891.

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE



LE SAMEDI n'aime pas à faire de bruit : mais le temps le pousse.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 3 JANVIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

C'est folie d'employer son argent à acheter un repentir.

Quiconque est persécuté n'a plus d'ennemi que le persécuteur.

Si mes mains étaient pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir, disait Fontenelle.

Que de criminels, hélas! On annonce que le 31 Décembre, à minuit, on pendra... tous les bas en Canada.

"Oui, mon cher, disait un politicien en herbe à son ami, voilà le secret de la vie, mentir, toujours mentir. Il n'y a que ça de vrai."

Parmi les futures doctresses du McGill, il y a une jeune fille qui n'aura pas de peine à être reçue. Ayant plus de six pieds, elle atteindra les plus hautes branches scientifiques.

Gardez vos peines pour vous; si vous les contez à un ami, vous risquez de le perdre; si c'est à un indifférent, vous vous exposez à ce qu'il vous narre les siennes, sans avoir écouté les vôtres.

Perle cueillie dans un roman couronné par l'Académie française:

"Un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entrevoir le reste!"

Puis cette autre:

"...Et une porte s'ouvrit qui lui ferma la bouche."

La scène représente le champ Fletcher à minuit: Un monsieur en arrête un autre: Seriez-vous assez bon de m'obliger de quelques piastres? Je ne possède rien autre chose en ce monde que ce petit revolver.

L'homme qui, furieux, quitte votre bureau avec l'intention formelle de vous manifester son mépris en fermant violemment la porte n'est qu'un adversaire; mais il devient votre ennemi mortel si vous avez fait mettre une de ces ventouses qui arrêtent le bruit.

NOUVELLE ACADEMIE

Madame.—Qu'est-ce que c'est donc que ces quarante immortels dont on parle tant?

Monsieur.—Une société de duellistes français.

MOTS D'ENFANTS

Maman.—Tommy, si tu manges encore de la tarte, tu verras sûrement Croquemitaine cette nuit.

Tommy, (bravement).—C'est bien; donne-m'en encore. A mon âge (5 ans) il est temps que je connaisse la vérité sur cette affaire.

Inspecteur, (passant un examen).—Qui a conduit les enfants d'Israël dans le pays de Chanaan? Voyons, qui peut répondre?

Silence complet.

Inspecteur, (gravement).—Comment personne ne répond? Voyons, toi le petit frisé, au coin, dis-moi qui a conduit les enfants d'Israël dans le pays de Chanaan?

Petit frisé, (tremblant).—J'sais pas... c'est pas moi... il n'y a que huit jours que nous sommes à Montréal... nous venons de Saint Jérôme.

Les enfants sont en vacances depuis deux jours, ils ont transformé la maison paternelle en une véritable ménagerie; le père fatigué, énervé a sauté sur sa canne et administre une correction au premier des trois qui lui tombe sous la main.

—Ne te fatigue pas, Papa, lui dit le malchanceux, rappelle-toi qu'il faut que tu en gardes pour Jean et pour Louis.

A table: Louissette éclate en sanglots.
Maman.—Qu'est-ce que tu as, Louissette?
Louissette.—Je... m'suis marché, hi! hi! sur la langue avec ma grosse dent, hi! hi!

Prud'homme père.—Mon fils, quand vous serez chef de famille que direz-vous aux vôtres?

Prud'homme fils, (un mauvais garnement s'il en fut).—Je ferai comme vous, je leur apprendrai combien j'ai été sage, tranquille et obéissant dans ma jeunesse.

TRISTE PERSPECTIVE

Joe.—J'ai peur de passer un jour de l'an sans dinde; c'est triste!

Louis.—Pourquoi? Est-ce que les prix sont trop élevés pour toi cette année?

Joe.—Pas les prix, mais les portes de cour.

LE 2 JANVIER

Madame (qui rage de n'avoir pas reçu de visites, la veille).—Marie, tenez, ces chaises sont couvertes de poussière.

Marie.—Il n'y en aurait pas, s'il était venu plus de monde hier.

LE JOUR DES RÉCOMPENSES



LE VIEUX NOEL NE LIT JAMAIS LES LETTRES DES MAUVAIS PETITS ENFANTS.

LA VEILLE DU JOUR DE L'AN



—Le petit Jésus ne dira pas que je n'ai pas pris toutes les précautions.

BONNE ET HEUREUSE ANNÉE



Nous n'avons aucun secret de nouvelle année à confier à nos lecteurs ; mais il n'y a pas de cœur mieux disposé que le notre à contenir tout ce que l'humanité peut désirer de bon vouloir et de souhaits. Comme le monde serait une belle place à habiter, si les gens étaient bons, conciliants, patients et charitables ! Mais il paraît que c'est un état de vie bien difficile à pratiquer et qu'il

ya plus de plaisir, dans l'existence, à médire, à se chicaner, à se tricher à tous les jeux et à fourrer son prochain dans les doubles fonds. Il y a là trop à reformer pour que nous ayons même l'air de vouloir l'essayer. Tout ce que nous pouvons oser c'est de faire oublier ces tracassantes épreuves, à peu près un quart d'heure par semaine. Si durant la nouvelle année, nous pouvons faire durer la distraction cinq minutes de plus, nous nous considérons l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité.

Nous vivons dans un petit pays affairé qui prête peu au rire, parce que tout le monde travaille et s'occupe ; et cependant nous sentons que notre rôle d'amuseur n'est pas de trop. C'est l'épanouissement de notre liste d'abonnés qui nous le dit

tous les jours ; et le meilleur souhait que nous puissions faire à nos lecteurs, c'est qu'ils nous poussent plus avant dans les mœurs sociales de notre fin de siècle. Ça ne fera de mal à personne.

Nous ne sommes ni moraliste, ni frondeur et nous avouons même qu'il est assez difficile de devenir drôle en restant honnête et réservé et en dédaignant les ressources faciles de la mauvaise langue. Cependant, nous signalons les travers humains à notre manière, avec l'espoir de laisser dans le public quelques traces de leçons utiles.

Dans la semaine des amusements par excellence, nous devons être spécialement porté à la gaieté ; et de fait nous souhaitons à nos lecteurs toutes les joies légitimes de la vie. L'âge mûr doit, sans doute, ne nous lire que par accident ; mais toute la jeunesse est de nos amis ; et c'est vers elle que nous laissons cette légion de ris et d'être fantastiques que l'imagination païenne avait classés parmi les dieux.

Comme nous connaissons peu de chose aux cotes de la Bourse et aux prix du marché, nos vœux ne toucheront nullement à vos comptes de banque ni à vos opérations commerciales. Mais s'il s'agit de souhaiter des maris à nos lectrices ou de belles et braves filles à ceux qui ne sont encore que la moitié d'eux-mêmes, nous avons de si riches éléments sous nos yeux que nous pouvons prédire à coup sûr bien du bonheur et bien des joies ; et s'il passe encore un nuage par ci par là, on peut être certain d'avance que ce ne sera pas la faute du SAMEDI.

PRIS AU PIÈGE

Hector était un homme fait, né aux États-Unis. Revenu au pays, il fit la connaissance d'une charmante jeune fille, orpheline, élevée par un de ses oncles qui était prêtre. Un soir il fut invité à dîner par l'oncle, et la jeune fille lui apprit que son parent avait l'habitude de prier l'un de ses invités de dire le bénédicité, et que leur bonheur dépendait de la façon dont il remplirait ce devoir. En effet, le curé prie son jeune ami de faire la prière ; ce dernier rougit, aspire fortement et dit : " Mon Dieu, je vous remercie en masse, en masse." Les bans n'ont jamais été publiés.

UN EXCES DE COMPLAISANCE



Oncle Jehu. — Donne, Tommie ; je vais les porter te joujoux.

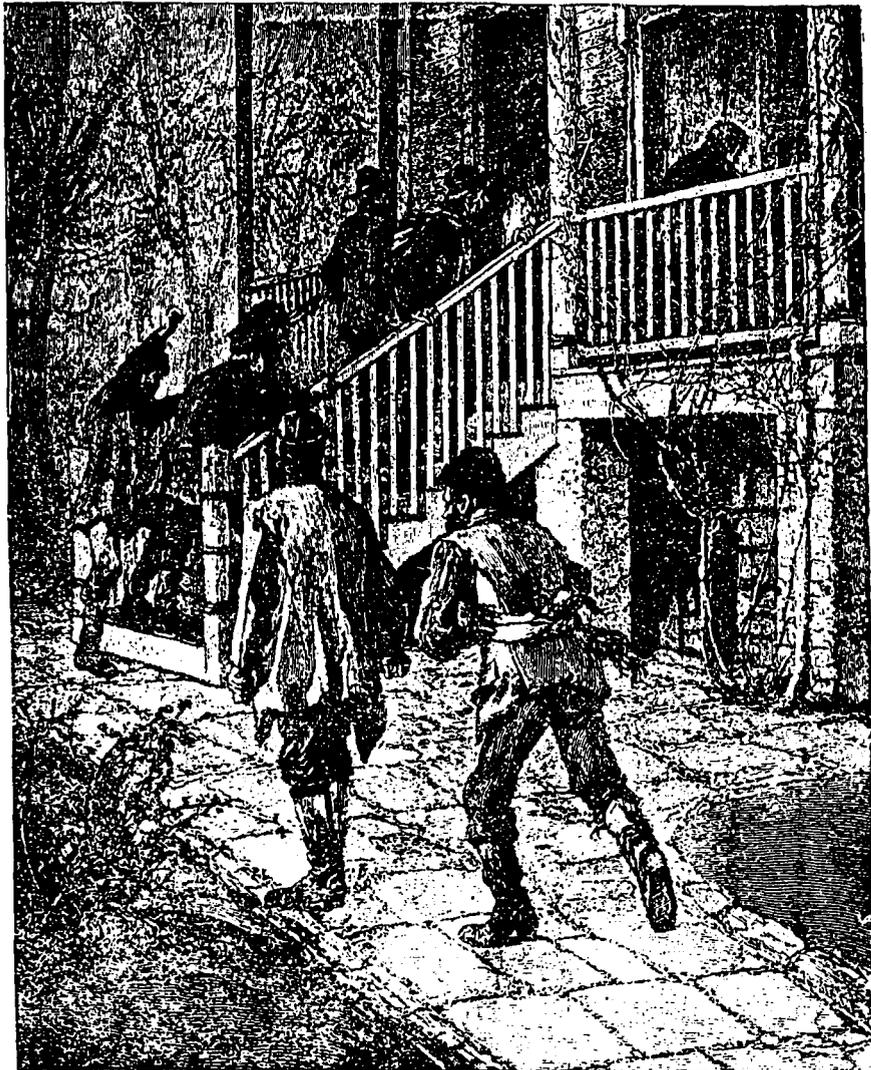
Tommie. — Non, mon oncle, je veux t'aider ; séparons cela. Moi je vais porter les joujoux ; et toi tu vas me porter.

SANTA CLAUS EN PLEIN TRAVAIL



QUELLE SERA LA PLUS HEUREUSE DES TROIS, DEMAIN ?

LA GUIGNOLEE



—Bonjour le maître et la maîtresse,
Et tous les gens de la maison.

SUR UNE CARTE DE NOUVEL AN

De profonds et mordants critiques
Qu'une carte met en fureur,
Chaque année, avec plus d'ardeur,
Sapent les usages antiques.

Cet envoi, railent ces sceptiques,
Est muet à l'esprit, au cœur :
Vous tourmentez l'humble facteur
Par vos caprices despotiques !

Malgré l'abus que je déplore,
Je respecte et chéris encore
Ce carton grand comme trois doigts.
Il dit qu'au moins une seconde
Un ami, s'échappant au monde,
Songe au compagnon d'autrefois !

UN GRAND MUSICIEN



Espérons que les autres membres de
la famille en éprouvent autant de plaisir
que l'artiste lui-même.

COMMENT ON FETE ENCORE

On parlait hier dans un certain cercle de la
manière tranquille dont on célèbre aujourd'hui
la fête de Noël.

—Ce n'est pas partout comme cela, reprend
l'un des interlocuteurs. Je reçois, justement ce
matin, d'un ami de l'Arizona, un petit récit qui
ne manquera pas de vous intéresser. Tenez lisez :

..... Dick Carver, s'est mis dans la tête de
faire maison nette le jour de Noël au matin.
Avant neuf heures, il avait déjà assommé un
homme et deux femmes.

« Nous avons fait un vrai charivari au shérif
et nous l'avons promené dans la ville, monté sur
un âne, parcequ'il avait envoyé des huissiers chez
les gens. Ici le sentiment moral de la population
est très vif.

« Jim Fowler avait un chien enragé depuis la
veille et, juste au moment où le shérif était
ramené chez lui, le chien fut lancé au milieu de
la foule et la chasse commença. Nous mîmes plus
d'une heure à tuer la bête ; mais elle n'avait mor-
dû qu'une dizaine d'individus.

« Imagine-toi qu'un étranger distingué, invité
par la *Law and order League*, était arrivé de
la veille pour discourir sur les grands bienfaits
de la tempérance. Nous sommes allés le prendre
en croupe et nous l'avons conduit poliment en
dehors de la ville, en le menaçant d'une terrible
vengeance s'il remettait jamais les pieds ici.

« Le jour de Noël au soir, un nommé Bill
Hasenpfeffer a mis le feu à une grange neuve,
pour s'amuser un brin et faire courir les pom-
piers. C'est un vrai *blood*, ce Bill, quoiqu'il ait
un nom qui sent terriblement son allemand.

« C'est moi qui le dis, tant qu'il y aura du
monde dans notre petite ville, on se fera un
devoir et un orgueil de célébrer le jour de Noël
avec tout l'éclat, toute la pompe des temps passés.

HÉLAS! BIEN QU'UNE FOIS L'AN



Que les beaux jours sont courts.

CHRISTOPHE COLOMB ETAIT-IL JUIF?

Les Juifs figurent d'une manière marquante dans l'histoire
de la découverte de l'Amérique. Les plans et les calculs de
l'expédition de Colomb, ont été, en grande partie, préparés et
faits par deux astronomes et mathématiciens Juifs. Deux
Juifs aussi lui servirent d'interprètes, et l'un deux, Luis de
Torres, fut le premier Européen qui foula le sol du Nouveau-
Monde. Lorsque Christophe Colomb aperçut pour la première
fois l'île de San Salvador, il crut qu'il s'approchait d'une par-
tie du littoral de l'Asie Orientale et il dépêcha Torres, qui
était renommé pour sa connaissance des différents dialectes
Arabes, prendre des informations. Ce Torres est très proba-
blement le juif de Madrid auquel Christophe Colomb légua
par testament, un demi-mare en argent. Un certain M.
Deletzsch ne craint pas d'affirmer que Christophe Colomb, s'il
n'était pas juif, était certainement d'extraction juive. Le nom
de Christophe était assez fréquemment adopté par des conver-
tis, tandis que le surnom *Colon* était celui d'une famille dis-
tinguée de juifs lettrés.

Diégo, le père de Christophe, s'appelait autrefois Jacob, nom
juif des plus prononcés.

Il ne serait nullement surprenant qu'à l'occasion des grandes
fêtes que nos voisins préparent pour célébrer dignement le
centenaire de la découverte de l'Amérique, quelques grands sa-
vants juifs de l'Italie se missent en frais d'éclaircir ce point et
de nous prouver qu'en effet l'intrepide voyageur était Juif.

UNE OCCASION PERDUE NE SE RETROUVE JAMAIS



Le grand père. — Tout ça pour un bébé de dix mois ?
La grand'mère. — Mais ça vient du feu de Clark ! J'en ai acheté pour
dix jours de l'an à venir. Viens voir cela !

TRAITE DE RECIPROCITE



Marie.—Tu vois, la bonne, ça va attirer Santa Claus, sûr.

LES JOUJOUX

La porte s'ouvre, et le chérubin rose, dans sa petite chemise, nu-pieds, les bras tendus, s'élançe vers le lit de Papa et Maman.

Et vite, vite, bien vite les embrasse tous deux, hachant son compliment, balbutiant son souhait, bégayeur impatient, car si ses lèvres vont au devant du baiser, l'œil scrute les espaces, le cœur lui battant fort, fort, fort. Toute l'intense ardeur du petit être, en effet, est tournée vers ce pôle : la surprise ! le joujou !

Il éclate, le joujou, radieux, tapageur, superbe, tout battant neuf !

Comme par magie apparaît le joujou que depuis deux longs mois avait caché la mère—non sans l'aller regarder souvent pour jouir de la joie qu'il produira.

La mère est récompensée.

L'enfant, d'abord grave, interdit, muet, de tous ses yeux admire ; puis éclate de rire, du joli rire perlé que nul souci n'éraïlle ; puis les grosses larmes du bonheur infini, démesuré ; puis, nature ordonnant, les deux petits bras se jettent au con de la maman.

Ineffable baiser qui rend à l'homme et sa force et sa foi. Cependant l'heure passe.

La bonne vient prendre "Monsieur" ou "Mademoiselle", car il faut s'habiller, même le premier janvier !

—Mon joujou ! Mon joujou !

—Tout à l'heure, mon mignon !

—Mon joujou ! Mon joujou !

—Allons, emportez-le, mais "ne le laissez pas jouer avec" tant qu'il ne sera pas habillé.

—Non maman, je serai bien sage. C'est seulement pour le regarder.

Inutile de le dire, n'est-ce pas, à déjeuner, l'enfant qui a placé son joujou dans un coin, à portée de l'œil, continue de le regarder entre et pendant chaque bouchée... et c'est surtout le joujou qu'il dévore.

Il est midi. Hélas ! il faut tout quitter.

Ne pleure pas, chéri, nous allons chez grand-mère.

Chez grand-mère, c'est un autre cadeau à l'horizon, c'est un nouvel espoir. N'importe, la séparation est douloureuse.

En route, l'imagination de nouveau se réveille. —Grand-mère ? Que va-t-elle me donner ?

Mais une ombre, tout à coup, vient obscurcir les suppositions. — Une fois, j'ai été méchant,

chez grand-mère... ou du moins je n'ai pas été sage.

"Pas été sage !" — Si l'on allait trouver là quelques paires de verges ! Terreur ! Effroi ! Horrible doute !

Tout est bien qui finit bien. Mère-grand, généreuse, ne se souvient plus. Mère-grand a oublié la mauvaise heure et, au retour, la voiture sera trop petite pour contenir le cadeau gigantesque. Tant qu'on n'est pas parti, cependant, l'enfant est inquiet. Si on n'allait pas emporter le joujou aujourd'hui ?

Le joujou est l'objectif, le rêve de toute cette mignonne population qui, demain, sera une légion d'hommes et de femmes.

Et, cependant, ces bambins trouvent bientôt les défauts de leurs joujoux.

La lanterne magique, les ombres chinoises, les pyrotechnies ne peuvent servir que dans le noir !

Malgré le dire mensonger de la chanson, les petits bateaux, n'ayant pas de jambes, ne vont que sur l'eau.

Les soldats de plomb forcent à rester tranquille. Les jeux de patience impatientent.

Aux volants, aux raquettes, aux quilles, il faut le libre espace.

Aux billards anglais, aux petits chevaux, outre qu'il faut "savoir jouer", des sous sont nécessaires pour intéresser la partie, et, terrible aléa, on peut toujours perdre !

Aux jouets à mécanique, on refuse la clef... tant qu'ils ne sont pas cassés.

A la poupée, on reproche et ceci et cela : elle n'est point assez grande, elle a trop peu de robes.

Au polichinelle, on reproche de n'avoir que deux bosses !

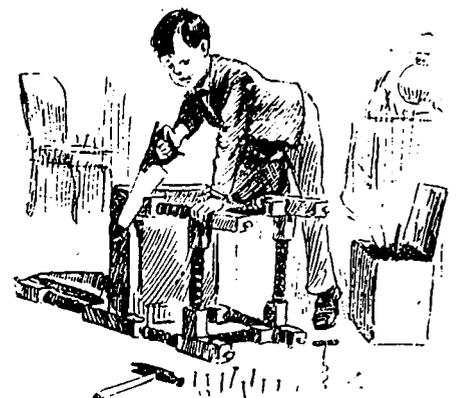
Ah ! dame, tout n'est pas roses, même quand on reçoit des étrennes.

C'est égal, heureux parents, continuez à donner des joujoux, et beaucoup, et les plus beaux possibles. Se ruiner ainsi, c'est s'enrichir.

QUATRE MILLIONS DE MILLES DE SANG

Un statisticien enragé s'est dernièrement mis en tête de réduire en chiffres le travail accompli par le cœur humain. Ses calculs ne manquent pas d'un certain intérêt et démontrent le travail du cœur en milles et en pulsations. Il prend pour point de départ que le cœur bat 69 fois à la minute et lance un jet de sang équivalant à neuf pieds. De cette manière, il évalue que le sang circule dans le corps à raison de 207 verges à la minute, de 7 milles à l'heure, de 168 milles en une journée ou de 4,292, 400 milles pour une période de 70 ans.

GÉNIE INDUSTRIEL



Fred.—Je pense bien que c'est exprès qu'ils m'ont acheté ce coffre d'outils, pour que je répare tout ce qu'il y a de cassé. Je vais leur sauver bien de l'argent.

UN COMMIS DE CONFIANCE

SI VOUS AVEZ PASSÉ UN BEAU JOUR DE L'AN



Le mari. — Jeune homme, je n'e fie a vous.
Le commis. — Monsieur, soyez sûr que ma petite expérience est entièrement a votre...
Le mari. — Ce n'est pas cela que je viens vous dire. Faites lui comprendre qu'un collier, ce n'est plus de mode, pour des étrennes.

La nuit de ce jour vous être également agréable... même si vous pilez, a la noce, sur le bonhomme de canotéhoue a siglet.

DÉPASSER LES BORNES.

Un étranger était assis l'autre soir dans une buvette bien connue de la partie ouest, et lisait tranquillement son journal, tout en dégustant un petit verre, quand un individu qui l'observait sournoisement depuis quelques minutes, s'en approche, et lui dit d'un ton brutal :

—Allons, faites vite apologie, ou il faudra en découdre.

—Apologie, mais pourquoi ? Je n'ai rien fait, ni rien dit, de puis plus d'un quart d'heure.

—J'admets tout cela. Il faut tout de même que vous fassiez apologie.

—Mais, pourquoi ?

—Pour votre mine, je n'ai jamais rencontré quelqu'un de cette mine-là, sans qu'il fût men-

teur. Il vous faut faire rentrer votre mine, ou nous allons nous battre tout de suite.

—Soit, pour ne pas être une cause de trouble, je vous prie d'excuser ma mine.

—Vous vous retractez donc ?

—Oui.

—Et vous avouez aussi que vous êtes menteur ?

—Oui, j'avouerai cela aussi.

—Et vous déclarez aussi que vous êtes voleur ?

—Oui, puisque je suis en train de faire des aveux.

—Et vous déclarez aussi que vous allez voter pour G. W. Stephens pour la mairie ?

Cette fois la mesure était comble. L'étranger ne répondit pas, mais s'allongea soudainement le bras et le malencontreux questionneur alla mordre la poussière dix pieds plus loin.

L'ÂIEULE.

Comme elle souriait, en nous voyant paraître :
 Les ombres du passé s'effaçaient de ses yeux,
 Tout s'y faisait lumière, et dans ce cœur si vieux,
 Nous sentions la jeunesse immortelle renaître.

Autour de son fauteuil, silencieux, ravis
 Nous écoutions son doux et vénéré langage.
 Sa voix nous racontant les récits d'un autre âge
 Et des cieux rapprochés nous montrait le parvis.

Souvent, de nos deux bras entourant notre mère,
 Nous lui disions : Restez, oh ! restez-nous longtemps !
 Pourquoi partiriez-vous ?... Saluez le printemps ;
 Voici venir ses chants, ses parfums, son mystère...

C'est le secret d'en haut... Quand le bon Dieu voudra,
 Enfants, nous disait-elle, en nous montrant la nue—
 Et son regard, tout plein d'une paix ingénue,
 Voyait déjà le monde où l'amour régnera.

Sous un bonnet de neige encadrant son visage,
 Les deux bras repliés sur ses genoux tremblants,
 Il me semble la voir, de ses pas chancelants,
 Cheminer vers le but de son pèlerinage.

Elle peut s'attarder — mais elle s'en ira
 Quand du jour éternel se lèvera l'aurore,
 Et le cœur plein de paix, elle répète encore :
 Mes enfants, mes enfants, quand le bon Dieu voudra.

Mme LYDIE VINCENT-PELET.

TOUT NATUREL



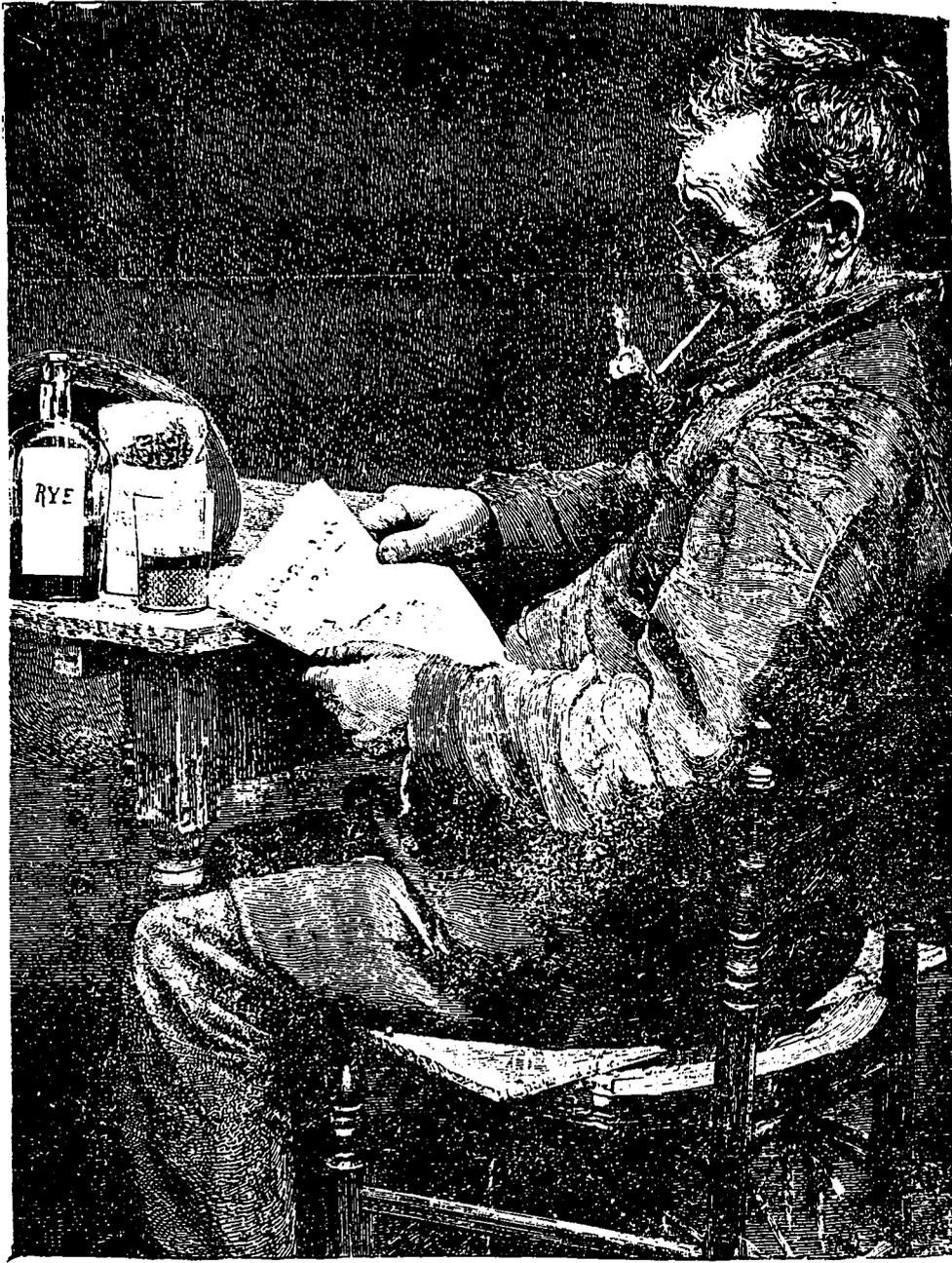
M. de Lahoutediche. — Que diable ! Encore vous ? Pas le jour de l'An, au moins.
Huissier. — C'est en toute amitié ce matin. Voyez-vous, je suis venu saisir si souvent ici, que je me suis figuré que j'ai bien gagné des petites étrennes.

LES EFFUSIONS DU NOUVEL AN



Ah ! voisine Jolieur ! vous voulez me souhaiter la bonne année à la sourdine ? Mais je vous reconnais bien, allez !

Les plaisirs qu'un vieux garçon ne connaît pas.



—Ça m'est bien égal, le Jour de l'An !

MENUS USAGES POUR LE 1er JANVIER

Les visites faites la veille du jour de l'An et accompagnées des souhaits de bonne année équivalent à une visite de janvier ; mais il faut éviter d'aller ce jour-là chez des personnes avec lesquelles on n'est pas très intime, à moins que ce ne soit leur jour de réception.

On peut envoyer des cadeaux depuis le jour de Noël jusqu'au jour de l'An ; mais ceux qui arrivent le 2 janvier, surtout s'il s'agit de bonbons, d'objets divers, arrivent déjà trop tard. On peut présumer que la personne a obtenu un rabais des marchands, ou se sert d'un cadeau fait à elle-même, ce qui a lieu assez souvent.

Il est plus distingué d'envoyer son cadeau avec sa carte que de le porter soi-même, mais cela ne dispense pas d'une visite.

Toute homme peut offrir à une femme ou une jeune fille des bonbons et des fleurs sans l'offenser.

Les femmes ne font pas de cadeaux aux hommes, à moins qu'ils ne soient des parents, principalement ou très âgés ou très jeunes.

A Paris, l'envoi des cartes de visite ne tient en aucune façon lieu de visite, de même l'intention de faire une visite ne dispense aucunement d'envoyer des cartes le jour de l'An ; on fait sa visite quelques jours après.

L'EFFET DES CONTRASTES

Lui.—Il me semble ma chère, que ces oignons ont un étrange goût ?

Elle (fière de son premier plat depuis le mariage).—J'espère que non, mon cher ; j'y ai fait grande attention ; je les ai même inondés de cet excellent extrait d'Ylang-ylang que tu m'as donné, pour leur enlever leur odeur détestable.

ETAIT-CE UN SAPEUR ?

Mon cher SAMEDI,

Pourquoi écrivez-vous Annibal, avec un H, ce n'était pas un sapeur, que je présume ? Alors ôtez lui son hache.

NOTE EDIT.—Nous croyons que c'est un H mal inspiré, et nous aurions préféré qu'il restât muet.

LE CUIR DÉTRONÉ

Un cordonnier américain, M. Henry Borthey, vient d'inventer une paire de souliers en papier, solides, dont il garantit la durée supérieure à ceux en cuir.

La composition de cette matière est le secret de l'inventeur. Une fois réduit en pâte, le papier est additionné d'une substance qui lui donne une grande consistance. Les semelles, les talons et les diverses pièces de la chaussure, une fois cirées, imitent le cuir à la perfection !

VARIATIONS SUR UN TERME CONNU

En amour, quand deux yeux se rencontrent, ils se tutoient. (ALPHONSE KARR.)

Toutes les femmes aiment beaucoup les esprits qui habitent de jeunes corps et les âmes qui ont de beaux yeux. (J. JOUBERT.)

Les femmes aiment mieux que l'on froisse leur robe que leur amour-propre. (COMMERSON.)

A dix-huit ans on adore tout de suite, à vingt ans on aime, à trente-six on désire, à quarante on réfléchit. (PAUL DE KOCK.)

C'est par l'assiduité qu'on plaît aux femmes, c'est par la négligence qu'on les conserve. (LOUIS DESNOVERS.)

Trop suffit quelquefois à la femme. (DE GONCOURT.)

C'est en vain qu'une femme aimable se flatte d'avoir des amis. Un homme n'est jamais simplement l'ami d'une femme, à moins qu'il n'aime ailleurs ; encore risque-t-elle d'en faire un inconstant. Peut-on, en effet, parler tranquillement à une femme qui montre un beau visage, de beaux bras, un joli pied, de jolies mains ? Ne s'en fâcherait-elle pas elle-même ?... (MME DE RIEUX.)

L'amitié et l'amour s'aiment comme deux frères... qui ont une succession à se partager. (OXENSTERN.)

L'amitié est le grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour. (SAINTE-BEUVE.)

En amour, ceux qui feignent d'être amoureux réussissent beaucoup mieux que ceux qui le sont véritablement. (NIXON DE LENCLOS.)

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont. (MARIVAUX.)

L'amour est je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui finit je ne sais comment. (Mlle DE SCUDÉRI.)

A trente-six ans une femme commence à se fixer comme les girouettes qui se rouillent. (DANCOURT.)

Dans la vie, comme à la promenade, une femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle. (ALPHONSE KARR.)

Rien ne pèse si lourd que le bras de la femme qu'on n'aime plus. (GAVARNI.)

La femme la plus honnête ne résiste pas à la tentation de paraître séduisante ; et, sans songer à donner une espérance, elle n'est pas fâchée de laisser un regret. (MME DE GIRARDIN.)

UN BON POINT DE DÉPART



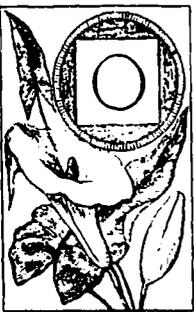
Le cocher.—C'est que si le bourgeois ne se dépêche pas, je vais les continuer tout seul ses visites, puisque j'ai sa liste. Il me paraît avoir des amis triés à la main.

LES ETRENNES



UN BONHEUR QUI REVIENT RAREMENT

LES CARTES DE VISITE



On prépare chaque année, à l'approche du premier janvier des millions de cartes de visite destinées à être distribuées... ou perdues par la poste : la statistique vous en dira le nombre exact. Envoyer sa carte est aujourd'hui une marque de déférence imposée par l'habitude sans qu'on ait pu comprendre jamais le rapport existant entre la politesse et ces petits cartons

carrés et glacés, suivant la mode.

Ce dût être, dit M. de Soulanges, un calligraphe qui, choqué crasseux, des plumes épointées trempant dans une encre bourbeuse ou incolore, s'avisait d'écrire à l'avance son nom sur des petits carrés ou cartes qu'il déposait en l'absence de ses amis.

Eh bien ! M. Soulanges s'est trompé. Comme pour la boussole, comme pour les canons Krupp, dit-on, c'est aux Chinois que revient l'honneur indiscutable de l'invention des cartes de visite. Non point de nos cartes rognées et mesquines, mais de belles et grandes feuilles dont la taille varie en raison de l'importance du destinataire, et où se trouve peint un nom en caractère gigantesque. — Si bien qu'un jour de nouvel an, un plénipotentiaire anglais en résidence à Pékin, lord Macartney, vit arriver, porté sur les épaules de vingt esclaves, un rouleau de papier pouvant rivaliser de taille avec la tour de porcelaine... C'était la carte de visite du roi Petchili.

Co n'est, du reste, que vers 1750 que l'usage des cartes de visite devint général à Paris. Il y

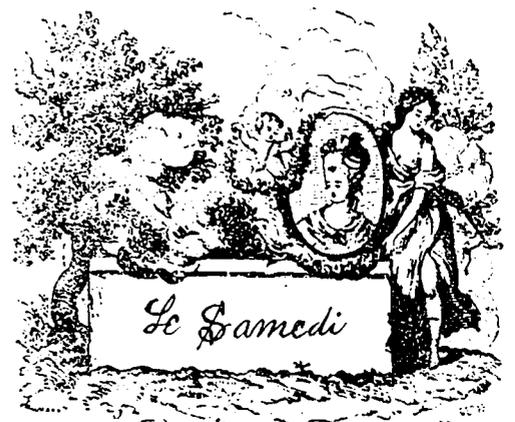
a une vingtaine d'années, un chroniqueur, aidé par la gravure, fit passer sous les yeux de ses lecteurs une collection de quatre ou cinq cents cartes se piquant l'éclat de délicatesse, surtout la bonne, tranquille et honnête société de Vienne, de Dresde ou de Berlin, cette placide société allemande, au sein de laquelle il faisait si bon vivre, au dire des contemporains, et qui nous apparaît dans les mémoires du temps comme le parangon des sociétés humaines.

Sur ces cartes, la formule : Visite de madame la comtesse de... se trouve simplement entourée d'un dessin-cadre — d'autres fois, un amour est occupé à la graver au burin sur une plaque de marbre. Ici, c'est un ornement Louis XVI, avec les colombes et la corbeille de rose — là, un véritable tableau : un voyageur errant dans les ruines d'un temple grec, déchiffre sur un bloc de marbre, couvert de lierre, le nom du visiteur. — Ou bien encore une énigme : des pêcheurs relevant un filet. C'est la carte de visite de Fischer, de Berne (fischer en allemand, signifie pêcheur), le fils de celui qui construisit Schenbrunn. Casanova a signé cet âne portant un vieux drapeau, et Arrien Bartsch, ce petit chien friçon qui tient entre ses dents une carte où s'inscrit un nom Armand de Palignac, du marquis de Lano, ambassadeur d'Espagne, du conseiller aulique de Martines ; et sous tous ces petits riens, charmants, on pourrait mettre un nom célèbre : Saint-Aubin, Gravelot, Blondel, Eisen, grands artistes qui ne dédaignaient pas ces petites choses. Il fallait du raffiné à ces gens de Versailles, qui, quelques années plus tard, parfumés et poudrés à frimas, se débitaient des galanteries et s'envoyaient de grands saluts jusque sur l'échafaud de l'échafaud. — M. de Goncourt n'a-t-il pas collectionné des adresses de commerçants, entourées de dessins qu'il regarde comme des chefs-d'œuvres,

et Capotigue ne parle-t-il pas d'un programme, peint par Boucher, sur papier de son goût sur tranche, devant servir à la représentation du *Drin du Village* sur le petit théâtre du château de Choisy ?

La Révolution a mis la fin brutale que l'on sait à toutes ces grâces du siècle dernier. Les cartes de visite, elles aussi disparurent dans les tourments. Le Directoire et l'Empire ne les firent point reparaître. Cela ne semblait ni assez grec, ni assez romain, à cette époque entichée des coutumes antiques : les mœurs douces et polies de la Restauration les remirent en usage. Jusqu'en 1835, la carte de visite sur le carton mince fut la seule en usage. A cet époque, un papier vendait des cartes entourées de papier dentelle : une aquarelle ou une sépia en occupait le milieu ; la signature brochant sur le tout. Cette innovation tomba bientôt dans le mauvais goût.

Aujourd'hui, la carte de visite est partout la même.



LA MUSIQUE MODERNE



Delle Lucie, au professeur Mozart. — Vous voyez que je n'ai pas été oubliée dans mes étrennes. Essayez donc l'instrument vous-même.

Le prof. sur Mozart essayant vainement de l'ouvrir. — Mais c'est qu'il est fermé à clef, mademoiselle.

Delle Lucie. — Mais non, pas par là. C'est une machine italienne, vous savez. Tenez, voilà la manivelle.

LES ENFANTS

Les anges sont trop loin pour que l'on croie en eux,
Nul d'entre les vivants n'a vu leurs têtes blondes,
Et nul ne peut ouïr, même en nos nuits profondes,
Monter leurs gazouillis dans l'azur lumineux.

Les anges sont trop loin, — mais les beaux enfants roses,
Les enfants, qui du ciel nous sont tout droit venus,
Passent auprès de nous, les yeux clairs, les pieds nus,
Ignorants de la vie et troublés par les choses.

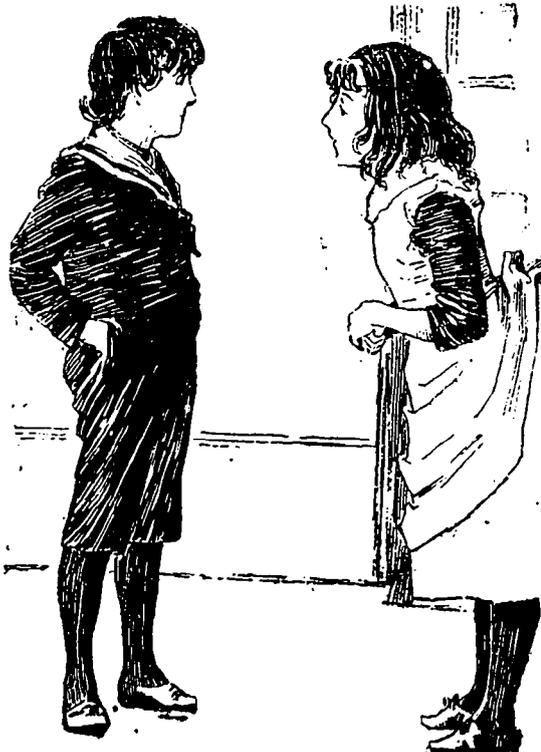
Leurs doux étonnements, sans doute des moqueurs,
Ont des naïvetés toujours effarouchées,
Et ces petits oiseaux abritent leurs nichées
Sous l'ombre de nos bras, dans le nid de nos cœurs.

Ils chantent en riant des musiques étranges :
Ignorants de la vie, ils gardent dans les yeux
Le souvenir candide et sublime des cieux,
— Et ce sont les enfants qui nous font croire aux anges.

CHARLES FEFSTER.

(Musée des Familles.)

UN PLAISIR GATÉ



Charles. — Quelque tu crois que ça va être, nos étrennes ?
Lucie. — Je ne sais pas. Ma grande peur c'est qu'ils donnent quelque chose qui sert.

LA BOÎTE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

I

Dernièrement, un cordonnier qui était à tailler des semelles de bottes sur la planche sacramentelle que supportent ses genoux, voit arriver son ami Pierre. Mais avant que la porte ne s'ouvre, il dit à un chasseur qui venait justement d'entrer :

— Voilà Pierre ; faisons-lui peur !

Qui fut dit fut fait. Aussitôt Pierre dans la maison, le chasseur ajuste son fusil, non chargé, sur le nouveau venu et en même temps le cordonnier frappe un coup de marteau retentissant sur sa planche.

Pierre tombe à la renverse.

Le chasseur se précipite vers lui et lui demande :

— Es-tu mort, Pierre ?

— Jésus... je ne suis pas tout à fait mort, répond Pierre, mais je suis sans parole.

UN LECTEUR.

II

A la campagne :

Le notaire lit le testament d'un cousin défunt :

“ 500 pour faire dire des messes pour le repos de mon âme : ”

Pierre (héritier). — Ça, c'est inutile : ou bien il est sauvé, ou bien il ne l'est pas. S'il est dans le ciel, il n'en a pas besoin ; s'il est dans l'enfer, il n'en a pas besoin non plus.

Josephine (héritière). — Et puis, s'il est dans le purgatoire, il est bien trop orgueilleux pour en sortir avant d'avoir fait son temps, quand même on lui ferait dire 1,000 messes...

* * *

NOTE DU "SAMEDI"

Nous avons, depuis un certain temps, reçu un si grand nombre de lettres amoureuses, qu'on voudra bien nous pardonner si nous arrêtons la publication de cette curieuse littérature.

Voulez-vous faire plaisir à une jeune fille que vous aimez. Postez-vous sur la rue Wellington à quatre heures de l'après midi, et pilez sur sa jupe de robe lorsque vous savez qu'elle a pour tournure, les pantalons de son frère.

UN ANCIEN SIGNE DE DISTINCTION

Au quatorzième siècle la longueur des souliers était un signe de distinction. Un bourgeois était fier de porter des souliers d'un pied de long ; ceux d'un prince n'avaient pas moins de deux pieds et demi.

Il fallait, pour que la marche ne fût pas empêchée, que la pointe du soulier fût attachée au genou par une chaîne. Le soulier allait se rétrécissant peu à peu ; on dut bourrer de paille ou de foin, pour la soutenir, toute la partie du soulier que le pied ne remplissait pas. Plus une personne était élevée en dignité, riche par conséquent, plus ses souliers contenaient de foin. On appelait ces chaussures *souliers à la poulaire*.

UNE FUTURE FEMME DE MÉNAGE



Lucie. — Tu serais contente, hein, maman, si le père Jésus, il me donnait des étrennes bien grosses, bien grosses ?

Maman. — Oui, ça serait signe que ma petite Lucie a fait une bonne fille.

Lucie. — Eh ! bien, prête-moi donc tes bas pour cette



Une manière de recevoir des souhaits de bonne année.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Sergent, pourriez-vous me dire, sans vous commander, ce que c'est que l'air bachique que le lieutenant interdit dans la chambre?

—L'herbe à chique!... fichue bête que vous êtes!... Vous ne comprenez pas que c'est le tabac?

L'énorme Boirot sort du restaurant, où il vient de dévorer primeurs et plats succulents.

—Toujours la noce! insinue un ami en lui tapant sur le ventre.

—Mais non, répond Boirot; tout au plus peut-on dire de moi que j'aime beaucoup mon intérieur!

La nuit au camp.
Le médecin-major se démène dans sa tente, réveillé par la toux persistante de la sentinelle.
—Soldat! lui crie-t-il à la fin, à travers la porte: vous allez prendre une potion.
—Mais, monsieur le major!
—Allons! je le veux!
Et le médecin lui donne un horrible breuvage.
Le soldat avale avec une indignation et un dégoût mal contenus.
—Vous voyez bien que ça vous a réussi, lui dit le major le lendemain matin, vous n'avez plus toussé!
—Mais je n'ai jamais toussé! reprend le soldat, j'ai remplacé la sentinelle pendant que vous prépariez votre potion!

Correctionnelle.
On juge un déclassé, inculpé pour une escroquerie machinée avec tant d'adresse que le président croit devoir lui dire:
—Votre combinaison était vraiment fort ingénieuse.
Lui, alors, avec indignation:
—Eh bien, monsieur le président, j'avais mis cela dans un roman dont on n'a voulu nulle part!

Chez un marchand de billets de loterie:
—Puis-je avoir le No. 55?
—Pourquoi voulez-vous ce numéro plutôt qu'un autre?
—Mon oncle m'est apparu en rêve avec un 5 sur chaque joue.
Le marchand, après un coup d'œil jeté sur les billets qui lui restent:
—Avait-il la bouche ouverte à ce moment?
—Oui, grande ouverte!
—Alors, voilà votre affaire.
Et il donne au client le No. 505.

Un mot cruel. Il est d'une belle-mère:
Son gendre traverse le salon et pousse un cri. Un cartel Louis XV s'est décroché et est tombé à la place où il venait de passer.
La belle-mère avec calme:
—J'ai toujours dit que cette pendule retardait.

On parle de la récente découverte scientifique:
—Va-t-il en avoir une clientèle, ce docteur! Il gagnera ce qu'il voudra.
—Oui, il pourra enfin vivre comme un Koch en pâte!



EN RÉPARATIONS

Propos d'un vieux médecin:
—Notre profession n'est pas précisément réjouissante; mais on s'y accoutume, comme à tous les métiers. Ainsi, un de mes confrères me disait un jour:
—Je ne sais pas ce que j'ai depuis quelque temps. Tout m'ennuie... Je n'ai même plus de plaisir à couper une jambe!

Un mot charmant.
Dans une soirée, pendant l'entracte:
—Moi, dit la comtesse de N..., je ne comprends que la valse à deux temps.
—Moi je n'aime que celle à trois temps, répartit l'élégante et jolie marquise de L...
—Il n'y a, croyez-m'en, qu'une seule valse de vraie, reprit en souriant le vicomte de N..., c'est la valse à vingt ans.

LES CADEAUX A LA MODE



La seule chose que la femme d'un membre du Parlement puisse offrir à son mari.

UN MAUVAIS JOUR DE L'AN



Maitresse de la maison. — Dites-moi ce que vous avez, Brigitte. Etes-vous malade?
Brigitte, (un peu émue). — Point du tout, du tout, du tout!!! Seulement dégoûtée de l'ha v'ho.

POUR NOS BÉBÉS

L'EMBARRAS DU CHOIX

Lorsque votre œil noir pétille
Devant tous ces beaux joujoux,
O brune petite fille,
Auquel d'entre eux rêvez-vous ?

Serait-ce au grand bébé rose
Qui dit "maman," puis "papa,"
Et dont la paupière close
Demain bien sûr s'ouvrira ?
Serait-ce à pierrot qui glose
Ou bien au bel arlequin
Dont l'habit est, je suppose,
La réclame du destin ?

Serait-ce à cette toilette
Toute velours et satin,
De la charmante fillette
Dont l'œil est vit et mutin ;
Regardez bien sa dameite
(Elle reçoit ses amis)
Et sa vaisselle coquette
Est vraiment d'un goût exquis !

Mais voilà qu'une brunette
Vient, de sa plus douce voix,
Vous offrir de sa roulette
Les macarons et les noix,
On vient près d'elle, en cachette,
Pour tenter le sort caquin
Et se faire, à l'avenglette,
Servir par ce faux devin !

Ah ! parmi tout de pralines,
De gros fruits au chocolat
Et de jaunes mandarines
Qui font palir le nougat,
On vous dit : "Choisis, minette,"
Mais grand est votre embarras,
Croyez-moi, de cette emplette,
Entant, ne vous chargez pas

Si j'étais à votre place,
Je voudrais dormir en paix,
Et, sans tenter pile ou face,
Voici ce que je ferais :
J'irais conter à ma mère
Tout ce que j'ai vu de beau,
Puis ensuite, en grand mystère,
À mon bon papa gâteau :

Cela fait, à la nuit noire,
Je pendrais mes deux souliers
(Vous connaissez bien l'histoire
Qui charme tous nos foyers) ;
Eh bien, toute confiante
Je les mettrais près du feu,
Et votre ruse innocente
Toucherait le cœur de Dieu :

Car l'enfant Jésus vous donne,
Quand gentiment vous priez,
Toujours, ma belle nigoume,
Bien plus que vous ne rêviez !

L'HIVER

REVE D'UNE PENSIONNAIRE

Il faisait bien froid ; le vent mugissait
à travers les arbres dépourvus de la cour.
J'étais dans mon lit bien chaudement
pelotonnée, et il me souvient que je mur-
murais une prière en pensant à tant de
pauvres petits enfants qui, moins heu-
reux que moi, souffraient et pleuraient à
cette heure.

Et il me sembla que je vis s'avancer
un vieillard courbé sous un lourd man-
teau de neige qui l'enveloppait ; il avait
une couronne de glaçons sur la tête, des bagues
de givre à chaque doigt et des lèvres bleues.

Et à mesure qu'il marchait, de son manteau,
de sa longue barbe, de ses mains, la neige tom-
bait à flocons, et autour de ma couchette elle
s'accumulait toute blanche.

— Qui êtes-vous ? criai-je, tremblante de froid
et de terreur.

— Ne t'éffraye pas, ma petite, répondit lente-
ment le vieillard ; je suis l'Hiver, et je viens fai-
re ce soir mon entrée au pensionnat, pour aller
ensuite parcourir les rues et les autres demeures.

Tandis qu'il parlait, son souffle glacé arrivait
jusqu'à moi et me gelait. Je n'y pris pas garde
et me ressouvant de la prière que je faisais
pour les malheureux avant de m'endormir, je joi-
gnit mes mains grelottantes, et je lui dis :

— Oh ! puisque vous voilà, seigneur Hiver,
laissez-moi vous adresser une prière, elle n'est
pas pour nous, qui ne manquons ni de vêtements,

ni de feu dans nos classes, mais pour tant d'au-
tres qui manquent de tout. Seigneur Hiver, ne
soyez pas trop rigoureux.

N'écoutez pas celles qui demandent beaucoup
de neige pour étaler leurs belles fourrures.

N'écoutez pas celles qui vous demandent une
atmosphère bien piquante pour avoir la vanité de
faire de grands feux dans leurs cheminées et de
donner de brillantes soirées

Songez au gatelas sans feu où travaille nuit et
jour la pauvre veuve courageuse.

Songez au lit sans drap où grelotte le vieillard
infirme,

Songez aux pauvres poitrines qui toussent et
auxquelles le froid fait tant de mal.

Épargnez le petit enfant de la rue, qui vient
chanter sa chansonnette en tendant sa main gon-
flée et rougie par les frimas.

Épargnez les petits oiseaux du bon Dieu que
la froideur fait mourir.

Et le vieillard souriant me répondit :

— Hélas ! hélas ! enfant ma route est tracée,
et ma mission fixée d'avance : le grain de blé
m'attend pour mûrir sous la terre que je recou-
vre de neige ; l'arbre à fruit me réclame pour
faire périr les insectes qui, au printemps, dévo-
reraient ses racines : l'atmosphère elle-même de-
mande que je la purifie des miasmes de l'été.

Et c'est pour réparer le mal involontaire causé
par mon passage que je suis venu auprès de toi ;
tu peux changer en joie les larmes que je fais
couler. Regarde.

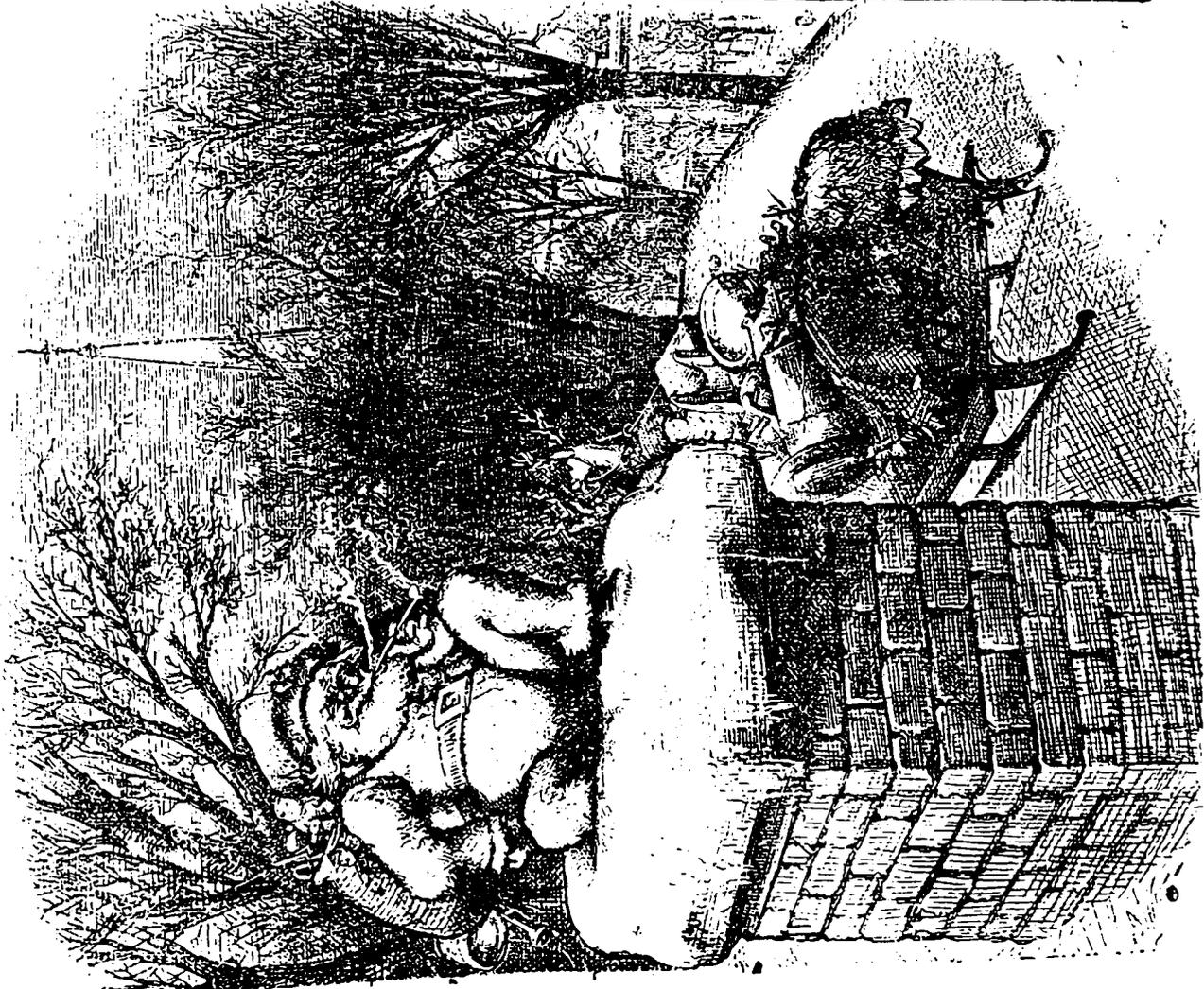
Et sa main raidie tirant un rideau qui était
là devant moi comme pour cacher l'avenir, j'aper-
çus une profusion de choses brillantes ; livres,
jouets, bonbons, au dessus desquelles je lus ces
mots : *Étrennes pour les pauvres*.

Mais la cloche sonna, je m'éveillai en sursaut,
et ma première pensée fut celle-ci : *Oui, oui, je
partagerai mes étrennes du jour de l'an avec les
pauvres et les malades,*

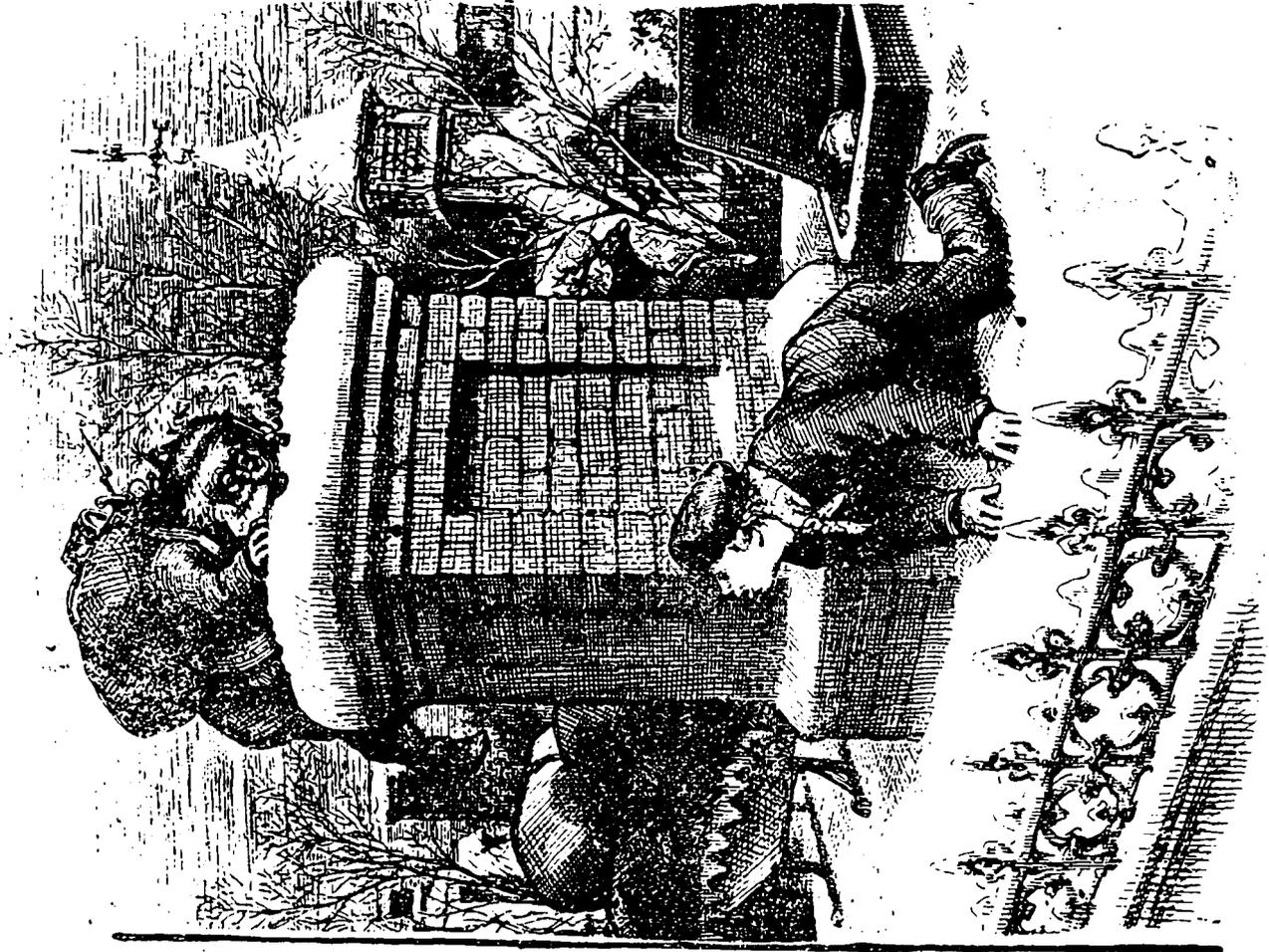


Santa Claus.—Au revoir ! A l'année prochaine !

COMMENT SANTA CLAUS NE SE LAISSE JAMAIS VOIR



Le bonhomme attendait que tout le monde soit couché.



Le bonhomme disait les projets des petits enfants.



LE JOUR DE L'AN EN AFRIQUE.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« Assez de millions !

« Nous n'en voulons plus.

— Je vois que vous êtes très-décidés, reprit M. de Lincourt, mais comme vous ne voudriez pas, j'en suis certain, peser sur la volonté de ceux d'entre vous qui ne partageraient pas l'avis du plus grand nombre, nous allons voter.

« Ecoutez-moi bien : que ceux qui se trouvent assez riches et qui désirent abandonner l'exploitation lèvent la main. »

Toutes les mains se levèrent aussitôt.

— Bien, fit le comte.

« Maintenant passons à la contre épreuve.

« Que ceux qui veulent continuer l'exploitation lèvent la main. »

Pas une main ne se leva.

Habituellement calme, froid, réservé, le comte se montrait tout à coup follement joyeux ; il ne faisait aucun effort pour cacher son émotion ; il laissait voir tout le plaisir qu'il éprouvait.

Le rire aux lèvres et le geste brusque, il articulaient des mots sans suite, de phrases incompréhensibles.

Puis élevant la voix et s'adressant aux trappeurs :

— Messieurs, dit-il avant de quitter cette terre, avant de nous séparer, je vous propose de fêter l'heureuse issue de notre expédition.

« Demain nous nous réunirons tous autour de la même table, et notre repas sera le dernier que nous prendons en commun.

« Préparez la salle à manger dès maintenant.

Puis, il se mit immédiatement à faire la répartition des bénéfices attribués au personnel de la caravane.

Il distribua les chèques, lettres de change et traites diverses à chaque intéressé et se trouva ainsi débarrassé de toute responsabilité vis-à-vis de sa troupe.

Le lendemain matin, tout était préparé pour la fête qui devait réunir une dernière fois tous les membres de la caravane.

Les cuisines marchaient grand train.

Les tables étaient dressées avec un luxe inaccoutumés.

Deux des navires abondamment pourvus de vivres et de vins avaient positivement été mis au pillage.

— Quel luxe ! s'exclamaient les trappeurs. Quelle noce !

« En voilà du liquide et de la mangeaille.

Et tout en faisant maintes réflexions de cette nature, ils allaient et venaient affairés et mettant la dernière main aux apprêts.

Mais bientôt la voix de Grandmoreau, dominant tous les bruits, lança un commandement.

Alors toute la troupe se rassembla, se forma en compagnies et se dirigea du côté du pont suspendu.

Là elle s'arrêta, attendant l'arrivée de M. de Lincourt et de ses amis qu'une sentinelle avait signalés.

Les trappeurs accueillirent leur chef par de bruyants vivats.

Le comte, ayant répondu par quelques mots d'amitié à la manifestation de sa troupe, se dirigea vers le camp.

Là chacun prit place selon son rang.

Sans-Nez et Bouléreau, qui s'étaient faits commissaires-ordonnateurs de la fête, conduisirent leur chef à la table qu'il devait occuper avec ses amis et les lieutenants de la caravane.

Quand tout le monde eut pris place, quand M. de Lincourt eut terminé les présentations d'usage, il demanda la permission de s'éloigner un moment en disant :

— Dans quelques minutes, je suis à vous.

On le vit disparaître dans l'intérieur de sa tente et en ressortir presque aussitôt.

Mais il n'était plus seul.

La reine, vêtue de ce costume moitié européen, moitié indien que l'on connaît, marchait à côté de lui, gracieusement appuyée sur son bras.

Toujours admirablement belle, la sœur de l'Aigle-Bleu n'était plus la femme hautaine, fière et dédaigneuse d'autrefois.

Ce n'était plus la reine guerrière d'une peuplade de Peaux-Rouges.

L'amour et le bonheur l'avaient transformée.

Sa beauté incomparable, tout en conservant un certain caractère d'étrangeté sauvage, s'était en quelque sorte modifiée.

Toute apparence de rudesse avait disparu pour faire place à la grâce et à la douceur.

Cependant le comte, arrivé près de ses

amis, prit la main de la reine et dit simplement :

— Messieurs, je vous présente madame la comtesse de Lincourt.

Nous nous abstenons de décrire le repas auquel la caravane fit largement honneur.

Le repas était complètement terminé quand Grandmoreau, grave et solennel, demanda la parole ; et se tournant vers le comte, il lui dit brusquement.

— Monsieur le comte, j'ai une faveur à vous demander. Il me semble que vous ne devez pas abandonner notre exploitation sans anéantir la source où nous avons puisé tant qu'il nous a plu.

M. de Lincourt fronça les sourcils en demandant au Trappeur :

— Pourquoi cette destruction ?

— Parce que mon Secret ne doit pas faire la fortune de John Huggs et de ses pirates, répondit Grandmoreau avec une froide résolution.

« Parce que j'ai failli être brûlé par ces brigands, cent fois plus féroces et plus lâches qu'un loup de prairie.

« Parce que Tête-de-Bison le Trappeur a le droit de détruire le Nid-de-l'Aigle comme vous avez le droit de disposer de la chose qui vous appartient.

— Mon cher Trappeur, insista le comte, nous sommes hors de danger : ne devons-nous pas raisonnablement oublier les misères, des dangers passés et ceux qui en ont été la cause ?

« Que nous importe, après tout, que ce soient les pirates ou d'autres qui vivent de nos restes ?

« Je puis d'ailleurs, si tu y tiens, faire des démarches auprès du gouvernement des États-Unis pour qu'il prenne ou fasse prendre possession du Nid-de-l'Aigle et de tous les terrains qui nous ont été concédés. »

Grandmoreau secoua la tête avec mauvaise humeur et devint brutalement énergique.

— Je ne veux rien de tout cela ! s'écria-t-il.

« C'est la vengeance qu'il me faut.

« Trois mille pirates sont là dans la montagne, cachés dans les ravins, à une portée de carabine.

« Ils ne toucheront pas à mon secret.

« Je veux anéantir d'un seul coup toute cette vermine.

« Je veux la mort de l'assassin John Huggs.

« Je veux la mort de l'empoisonneur la Couleuvre. »

Les trappeurs qui écoutaient Grandmoreau leur maître à tons avec une véritable déférence ne dissimulèrent pas leur satisfaction de l'entendre parler ainsi.

Ils avaient comme lui une haine profonde pour tout ce qui était pirate, et ils trouvèrent que Tête-de-Bison avait raison de penser à tirer vengeance de John Huggs et de sa bande si considérablement augmentée.

Sable-Avide, qui n'était pas complètement gris, n'avait pas oublié l'empoisonnement en en masse de ses Indiens.

Il s'approcha de Grandmoreau et lui sera la main en disant :

— Mon frère a bien parlé.

« La Couleuvre doit mourir, car il a tué mes braves guerriers.

— Il mourra, lui et les autres, murmura sourdement le trappeur.

M. de Lincourt, qui depuis quelques instants paraissait réfléchir profondément, releva brusquement la tête.

— Grandmoreau, dit-il, je te comprends et je t'approuve.

« Dans notre situation, nous devons punir

le crime quand nous le pouvons, et cela sans nous préoccuper des convenances sociales à respecter en pays policé.

— Je devine à peu près le moyen que tu as l'intention d'employer pour assurer ta vengeance: il s'agit évidemment de mettre le feu au pétrole; mais les détails d'exécution m'échappent.

— Ils sont simples, dit le Trappeur.

— Deux ou trois mines qui mettent le feu à l'huile: les montagnes sautent, et notre camp, celui des pirates, toute cette chaîne s'abîment dans un immense volcan.

— Il serait possible?... fit le comte.

— Vous avez compris, continua Grandmoreau.

— Tous ces terrains bouleversés, ces falaises rocheuses, tout cela est creux comme le Nid-de-l'Aigle.

— Le pétrole coule à flots sous nos pieds: il forme des courants souterrains qui alimentent le vaste réservoir dont nous avons percé la base.

— C'est incroyable! fit M. de Lincourt.

— C'est très vraisemblable, dit le baron de Senneville intervenant dans la conversation.

— C'est absolument vrai! affirma nettement Grandmoreau.

— Comment le sais-tu? demanda le comte.

— Accompagné de John Burgh et de Sans-Nez j'ai fait des fouilles en plusieurs endroits.

— Partout j'ai rencontré le pétrole jaillissant à peu de profondeur.

— Si le sol que nous foulons n'était pas composé de roches et de glaises, il y a longtemps que l'huile l'aurait miné.

— Voilà donc l'explication de ces fréquentes et mystérieuses absences? dit le comte.

— C'est fort bien, mon cher Trappeur.

— Mais tu es un homme terriblement vindicatif.

— Enfin, à quand l'extermination?

— Demain, une heure après l'embarquement, et dès que les vapeurs seront prêts à sortir du port.

— Bon!

— Mais te charges-tu d'exécuter seul les préparatifs nécessaires?

— Sans-Nez et John Burgh m'aideront.

Et, regardant M. de Senneville, Grandmoreau ajouta:

— Si monsieur le baron veut nous aider de ses conseils pour la disposition et le chargement des mines...

Celui-ci hésita.

Il lui répugnait de se faire le complice de la terrible hécatombe projetée par le Trappeur.

Mais son indécision cessa quand M. d'Eragny lui dit:

— La vengeance de Grandmoreau est à mes yeux un acte de justice.

— Rappelez-vous, mon cher baron, que moi aussi j'ai failli être brûlé vif par les pirates.

— Vous pouvez sans remord prêter la main à cette exécution.

Demain je vous accompagnerai, dit M. de Senneville au Trappeur.

Le lendemain, dès le lever du soleil, l'embarquement commença.

Les femmes furent conduites à bord des bâtiments où leurs maris avaient pris passage.

Puis chacun ayant fait choix des objets qu'il désirait emporter, on procéda rapidement au transport de ces bagages.

Enfin les chevaux, bœufs et mulets que l'on était forcé d'abandonner furent conduits dans le chemin creux et chassés dans la direction de la prairie.

(A suivre.)

LOTÉRIE NATIONALE DE COLONISATION

Sous le patronage de M. le Curé A. LABELLE.

Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec. Fondé en Juin 1884, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36.

Classe D.

LE QUARANTE-DEUXIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 21 Janvier 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - \$55,000

Gros lot: Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

			LOTS APPROXIMATIFS		
1 Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000	100 Montres d'argent.....	\$25	\$2,500
1 " ".....	2,000	2,000	100 " ".....	15	1,500
1 " ".....	1,000	1,000	100 " ".....	10	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000	1000 " ".....	10	10,000
10 " ".....	300	3,000	1000 Services de toilette.....	5	5,000
30 Ameublements de.....	200	6,000			
60 " ".....	100	6,000			
200 Montres d'or.....	50	10,000			

2607 lots valant - - - - 55,000.

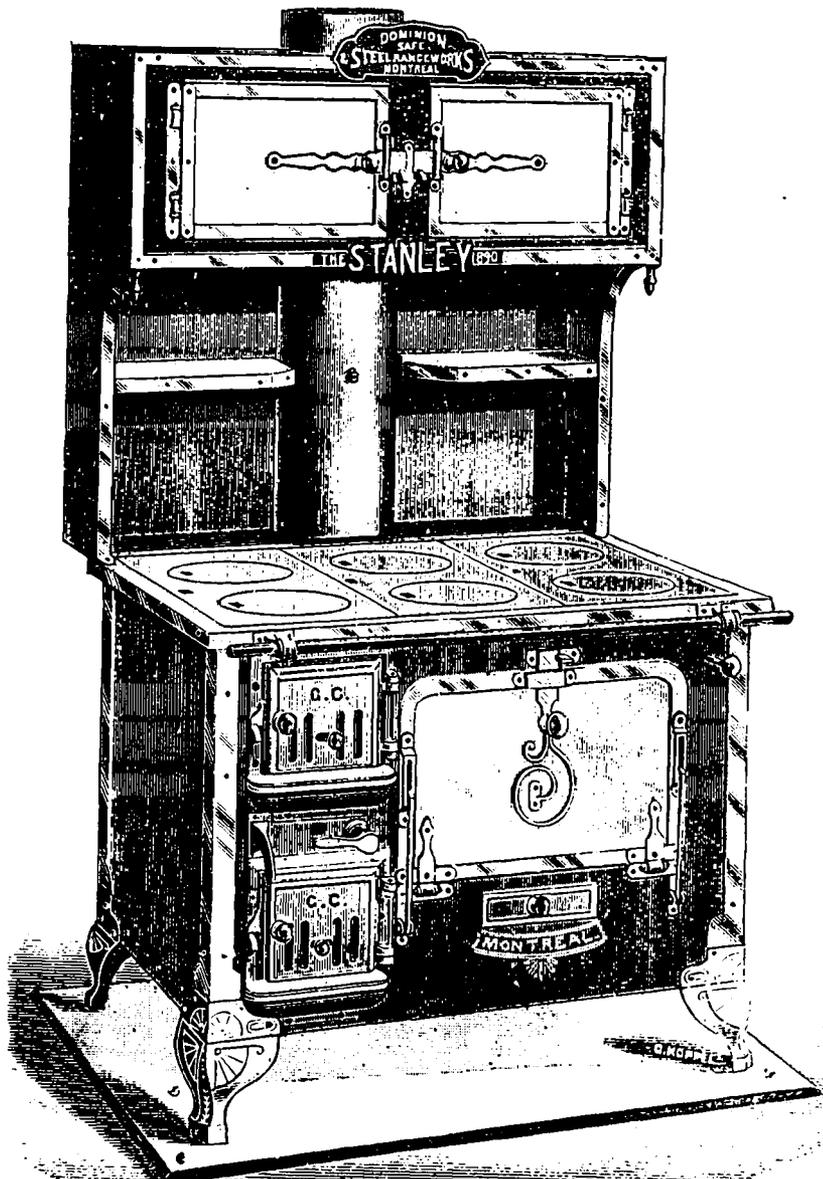
\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau: 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.

